

**SULLY MAYNART ET LE
DIALECTE GAVOT DE LA TINEE**

par Danielle VERAN

La démarche qui aujourd'hui me fait présenter Sully Maynard (1882-1974) devant un public d'éminents spécialistes ne peut se comprendre que par une longue ascendance tinéenne.

Je ne me sens en effet que peu qualifiée pour vous parler de l'oeuvre littéraire de cet homme simple né le 17 novembre 1882 au Pont de Clans. Orphelin de père à l'âge de 7 ans, Sully Maynard quitte sa famille un après le remariage de sa mère en 1893. En 1894, il entre au Petit Séminaire de Nice, comme beaucoup d'enfants doués issus de familles aux faibles moyens financiers. Trois orientations possibles s'offraient à lui : soit poursuivre une carrière ecclésiastique, soit une carrière laïque, soit une carrière dans l'enseignement dispensée par les frères de l'ordre de Saint-Jean Baptiste de la Salie. C'est cette dernière qu'il choisit et il s'y consacra avec passion. Quittant son foyer à l'âge de 12 ans, il vécut presque toujours éloigné de sa terre natale à laquelle il voua un amour profond. Jusqu'en 1909, on trouve la trace du frère François en Sicile, puis après une longue éclipse de 11 ans, en 1920, il enseigne à Monaco, tandis qu'en 1928, il séjourne de nouveau en Sicile. On ne connaît pas la date de son retour en France, mais il instruira les enfants à Paris, Embrun, Gardanne et retournera en 1956 en Italie. Sa vie change alors, car il s'occupe désormais d'exploitation agricole et de problèmes d'irrigation. Ces préoccupations plus précisément matérielles ne lui ont jamais été tout à fait étrangères : n'avait-il pas installé un système de pompage dans l'auberge du Pont de Clans où il avait vu le jour. En 1958, Sully Maynard se retire à Cattania où il mourra le 20 juillet 1974.

D'après ces bribes biographiques nous pouvons nous demander comment frère François a pu garder le contact avec son pays ? Probablement a-t-il poursuivi une correspondance régulière avec sa famille. Avait-il pris cette habitude durant sa scolarité ? Tout porte à le croire, car on perçoit chez lui une connaissance minutieuse du terroir et une grande résonance de l'un en l'autre (1). Cet amour est concrétisé par l'oeuvre dialectale qui nous intéresse. Dans la même lignée, Sully Maynard fut félibre mainteneur et entretenit des relations suivies avec Pierre Devoluy, Majorai du Félibrige.

Je connus ses écrits en 1976 grâce à l'édition posthume de ses Chroniques de Sainte-Pétronille par la revue trimestrielle bilingue de la vallée de la Tinée Pays Gavouot. Et tout à coup je découvris le but des recherches que j'avais eu l'occasion d'accomplir à la bibliothèque de Cessole pour Gérard Colletta, maître d'oeuvre de l'ouvrage. Quel plaisir de lire notamment La mcusclo d'or en lieusoulenc cher à mon coeur I En un instant, que de souvenirs reprirent vie I Aussi je n'hésitais pas un seul instant lorsque Monsieur Ralph Schor me fit l'honneur de me demander une communication. Le sujet était trouvé et la conférencière passionnée, au sens fort du mot, bien que n'ayant pas eu l'heureuse fortune d'apprendre la linguistique à l'université.

(1) Lors du débat qui a suivi la communication, Monseigneur Ghiraldi, originaire de Clans nous a fourni les renseignements suivants : frère François fut élève des frères des Ecoles Chrétiennes à Bordighera ; dès 1925, Sully Maynard revenait tous les étés à Pont de Clans dans sa famille, et assistait à la messe de 7 heures à Clans.

"Qu'en roc naisse, paradis sembla" dit-on en pays gavouot. Sully May-nart ne renia jamais ses origines, et la vallée de la Tinée trouva en lui un défenseur fervent de sa langue et de son identité.

Bien connu aujourd'hui par les habitants du littoral, grâce à sa vocation de champ de neige, somme toute récente, le pays tinée a subi ces 70 dernières années de profonds bouleversements. Le 2 août 1914, le gendarme monté sur un cheval blanc qui annonça la déclaration de guerre et la mobilisation générale fut le précurseur du changement. Les gavouots partirent en nombre, formant les vaillants régiments de Chasseurs Alpains de première ligne. Cet exode laissa un pays exsangue de jeunes forces : les listes des monuments aux morts de nos communes sont significatives à cet égard.

Mais les rescapés se remirent à la tâche et retrouvèrent qui l'araire, la bêche, la faux et le chemin de l'alpage, qui la scie et le rabot, qui la truella, et la vie revint. De nouvelles générations naquirent, marquées par les récits d'exploits guerriers contés parfois à la veillée. Cependant le montagnard, loin de s'apesantir sur sa destinée dut faire face : la lutte pour la vie contre les éléments naturels est un combat quotidien, et bientôt, le seul souvenir tangible de ces années de cauchemar ne fut plus que le béret bleu porté par les hommes.

Comme autrefois, les montreurs de marmottes et de mondes nouveaux, garçons et filles continuèrent à se placer en ville, et certains, un petit pécule amassé, rentrèrent au village pour y fonder un foyer, mais ils ne constituèrent pas la majorité. "La vie simple aux travaux ennuyeux et tranquilles est une oeuvre de choix qui veut beaucoup d'amour". Sans motivation familiale ou sentimentale profonde, nombreux furent ceux qui ayant goûté au confort tout relatif de la vie urbaine ne voulurent point, par inclination, par nonchalance ou par sottise fiercé se colleter de nouveau à la terre pour gagner leur vie. Un salaire régulier et assuré, un horaire fixe entrèrent en concurrence avec les journées harassantes de fenaison ou de moisson donnant tout juste parfois de quoi ne pas mourir de faim !

Le désenclavement du pays par l'amélioration des routes et des transports, l'arrivée du tramway, l'électrification partielle des villages créa des besoins nouveaux, bousculant une économie de subsistance très souvent autarcique et accentuant le phénomène de désertification des campagnes.

Puis le second conflit mondial éclata, nouvelle hécatombe humaine pour des communautés déjà affaiblies auxquelles la politique de grands travaux consécutifs aux dommages de guerre donna le coup de grâce.

Si actuellement on vante le retour à la terre, et s'il est de bon ton de se dire écologiste, longtemps le terme de paysan fut considéré comme une injure. Aussi, de plus en plus, la population indigène se replia sur elle-même. L'hospitalité alpine n'était pas un vain mot, mais elle était offerte en français, et souvent, les enfants du pays de retour pour les vacances estivales feignaient de ne plus connaître la langue maternelle que dès leur jeune âge on leur interdisait de parler à l'école. Certaine institutrice ne donnait-elle pas en gage, au premier "patoisant" de la journée scolaire, une grosse pierre, à charge pour lui d'en faire bénéficier un de ses camarades oublieux de la consigne. Gare à celui qui la possédait à la fin des classes ! La punition grammaticale octroyée était suffisamment longue pour abandonner, ce soir-là, tout espoir d'une partie de jeux avec ses amis.

Cette pratique nous aide, s'il le fallait encore, à comprendre la désaffection à l'égard du dialecte. L'habitude était prise, et ce n'est certes pas l'élévation du niveau de vie des citadins par rapport aux ruraux qui a permis la renaissance linguistique. Seuls la disparition de nombreux mainteneurs de la langue et l'éclaircissement des rangs des mémoires orales ont amené la prise de conscience d'une perte d'identité.

Bien avant que ce sursaut bénéfique ne s'accomplisse, Sully Maynard dans sa *Leçon de Langue en dialecte clansois* s'élevait contre ceux qui oublient le parler de leurs pères. Raillant avec humour, comme tout bon gavouot qui se respecte, et s'enflammant en abordant la politique, il peut être considéré tout à la fois comme un témoin de la langue et de l'esprit tinéens. Tandis qu'à Nice, Gustav-Aldolf Mossa, avec l'aide initiale de Barthélémy Marengo, remettait à l'honneur le théâtre niçois de Barba Martin, Sully Maynard se penchait plus particulièrement sur le dialecte gavouot de Clans et de Bairols. De 1927 à 1955, il publia de nombreux écrits en "langue" souvent primés lors de concours organisés notamment par l'Académia Nissarda dans sa revue *Nice-Historique*. Ainsi, quatre siècles après Jean-François Fulconis, la vallée retrouvait, avec un nouvel écrivain, ses lettres de noblesse.

Abordant avec un égal bonheur des genres aussi différents que le conte ou le pamphlet, la prose ou la poésie, frère François captive notre attention. Mieux, un récit de quelques dizaines de lignes suffit pour évoquer un village, ainsi de *La Mousclo d'or*, seule narration en "parla d'al la moun" de Sully Maynard qui écrivit aussi en dialecte de La Tour. A partir de la légende d'un embout de fuseau en or, l'auteur nous donne de précieux renseignements sur la vie et les moeurs d'Isola. L'historiette est simple : il y a longtemps un fuseau, ayant une thie en or ou crochet pour guider le fil hors du filage, fut donné à une servante de la comtesse de Provence. Cet objet fit traditionnellement partie du trousseau de ses descendants jusqu'au jour où un homme politique l'achète. Dès lors, les malheurs se succèdent, et tante Mariette, notre récitant, ne possède plus que le fuseau sans thie. En une phrase, frère François éveille notre curiosité et introduit la scène : "Tanto Marietto, que fases d'aquel fus, dedins lou cadre 7". Et sans se faire prier, à l'instar d'un bavard ayant trouvé un nouvel auditoire, tante Mariette commence à relater les faits pour ceux qui n'étant pas de "peraqui" ne les connaissent pas. La "jouventuro" d'ici allait passer l'hiver en Provence pour travailler avec les bergers qui venaient l'été garder sur nos montagnes les brebis de la Crau; et tante Mariette de continuer : "Uno figlio d'aici", était parti à Aix... La jouventuro, terme générique, est donc appliqué seulement aux jeunes gens faisant alors de l'élevage ovin transhumant ; cette pratique abandonnée au profit d'un élevage bovin aux produits laitiers réputés, disparu lui aussi de nos jours, créa de nombreux liens familiaux entre le comté de Nice et la Provence. Remarquons également que tante Mariette indique que la jeune fille avait seize ou dix-huit ans, renseignement important pour une approche sociodémographique de l'entrée des jeunes dans la vie active. Cette montagnarde devint pour trois ans servante chez la comtesse de Provence. Cette réminiscence historique, obligatoire pour expliquer la nature du cadeau donné à la soubrette qui, son contrat achevé retourne dans son village en compagnie de son promis, est partie intégrante de la mémoire collective. Evoquant des fastes passés, elle permet d'amener l'élément du rêve : l'or, non pas sous la forme vulgaire d'une rémunération, mais d'un objet utilitaire tel que la thie, comble du luxe et investi d'un pouvoir sacré par la Comtesse, "aquel santo fremo". Le décor est planté, les siècles ont passé depuis cet événement mémorable, et tout irait pour le mieux si la politique ne s'en mêlait : "Un journ malurous vengue per aqui Bichofenn per se faire noumar députa", accompagné des autorités, il visite les curiosités, la "musclo" le tente et il veut l'acheter. Dès lors naît le conflit des générations ; tante Mariette refuse tout net ; "sec, sec", sa fille et son gendre encouragés par "moussu lou cura que fasio signe me la testo : pues anar, pues 1" cèdent. Après un bref

bonheur, bien mal acquis ne profitant jamais, et peut-être aussi à cause des "rnaisso", le beau-fils meurt, "lou marias, n'a gaire goudu", et la misère s'installe dans la demeure si bien restaurée.

La moralité dégagée est la suivante : "aco es un castic de diou, lou buon diou rè bénisse lous engourts que esublion lours anciens, et, l'argent que ven m'ai fifre s'en vai m'ai tambourn !".

Par delà ces savoureuses sentences, quelle peinture de moeurs, que d'observations pertinentes et aussi que de finesse malicieuse de la part de frère François faisant de l'intervention muette du curé, soutenu il est vrai par une coquette somme d'argent, le ressort dramatique de ce conte à la manière de Voltaire. "Conte délicieux jusqu'à la volupté" dira le Docteur Ciamin, conseiller général de Saint-Sauveur sur Tinée. Cependant, malgré son humour, l'oeuvre de Sully Maynard laisse une impression nostalgiquement douce que l'on ressent à la vue des vieilles choses de notre pays. Ainsi, n'y a-t-il pas contradiction entre l'homme de lettres réactionnaire et moralisateur et l'inventeur de techniques d'irrigation. Quel est-il ? où s'arrête le premier où commence le second ? La question est posée.